

NO PAST POUR LE ROCK CORSE ?

par Pierre Bertoncini

L'expérience musicale des rockers insulaires est dans l'angle mort des représentations de la société corse, où la musique se doit d'être polyphonique ou porteuse de corsophonie. Pourtant une scène rock est en place depuis plus de vingt ans. Il est urgent d'en prendre conscience.

Le 24 mars 2007 à Calvi, un débat public est annoncé par voie d'affiches sous le titre « *Paoli wants you* ». Inspirée par la fameuse affiche américaine de la Première Guerre mondiale, on voit le « *Général de la Nation* » remplacer l'Oncle Sam. En plein cycle de manifestations commémoratives du bicentenaire de la mort de Pascal Paoli, contrairement à ce que laissait présager l'affiche, il a été peu question du grand homme, celui-ci ayant plutôt fait office de promoteur d'une « *parole publique vraie* »¹. A ainsi émergé un débat sur la difficulté de faire du rock en Corse, et plus généralement sur la difficulté d'exprimer une identité corse par la langue corse, par une certaine chanson corse, non « *conservatrice* ». Le souvenir de cet échange est l'occasion de revenir sur le statut du rock, d'interroger sa relation avec le statut du chant polyphonique, et d'éclairer ainsi les enjeux identitaires liés à la patrimonialisation de l'expérience musicale.

Le diktat du Riacquistu

Actuellement, le processus de politisation du patrimoine ethnologique touche la musique d'une façon inédite en Corse. Des initiatives sont prises afin de faire reconnaître la polyphonie corse comme patrimoine immatériel de l'humanité par l'Unesco². Dans ce contexte, le rock écouté ou joué dans l'île rencontre des difficultés à être patrimonialisé. Souvenons-nous du clip vidéo montrant Sting, l'ami des peuples autochtones, chanter un duo avec I Muvrini. Dans cette configuration idéologique, ou le message passe par connotation, comment tenir compte du fait que le groupe de l'*Englishman*, Police, fut co-fondé en 1977 par un rocker corse, Henry Padovani ? A la différence du Pays basque,

1 - Ravis-Giordani Georges, « La casa et la piazza, ou la leçon de Grossu Minutu », *Terrain*, n°15, 1990.

2 - Grenet Sylvie, « Problématiques et enjeux du patrimoine culturel immatériel au Ministère de la culture », Centre de musiques traditionnelles corses, *Patrimoine culturel immatériel et transmission : la polyphonie corse traditionnelle peut-elle disparaître ?*, Ajaccio, 2006.

où revendication nationaliste et rock fusionnèrent rapidement, l'archétype de la formation musicale corse est antinomique avec le régime de singularité recherché dans le monde de l'art contemporain en général, de la scène rock en particulier : il s'agit de « *l'associu culturale* », collectif censé représenter la communauté rurale corse. On rencontre ici, avec le groupe emblématique *Canta u populu corsu*, l'application à la musique de la « *démarche réacquisitive* » que décrit Jean-Louis Fabiani, en tant que « *constitution d'une sorte de mythe de l'autarcie culturelle, qui tend à faire de l'ensemble des formes symboliques repérables dans l'espace insulaire, l'expression d'une spécificité absolue* »³. Ainsi, si, au Québec, « *le rock est en étroite dépendance des problématiques de l'identité nationale* »⁴, en Corse, il l'est également, mais par sa négation ou sa tolérance, sous conditions.

Révélation underground

On dispose d'une source d'une exceptionnelle richesse concernant l'histoire culturelle de la ville de Bastia. Grâce à la fermeture administrative d'un passage souterrain, un important corpus intact de graffitis bombés de 1985 à 1990 a pu faire l'objet d'un relevé. Sur une galerie de deux côtés longs d'environ vingt mètres, soixante-dix-huit pièces furent recensées. Vingt-six graffitis font référence à la musique par le nom d'un groupe ou d'un chanteur : Joy Division, This Mortal Coil et Gogol, Clan of Xymox, par exemple. La presque totalité des pièces de l'ensemble correspond à un courant musical varié qualifié de new wave, post-punk, alternatif ou cold wave. La majorité des artistes nommée est anglo-saxonne. Enfin, sept pièces font référence au mouvement hip-hop. Ici les textes « *Let's break, smurf, rap* », plus loin « *hip-hop* ». Des messages politiques ont également été recensés, d'inspiration

3 - Fabiani Jean-Louis, « La Corse ou les servitudes de l'authenticité », *Etudes*, Tome 395, 2001.

4 - Mignon Patrick, Hennion Antoine, *Rock, de l'histoire au mythe*, Paris, Anthropos, 1991.

anarchiste : « *Bourgeois salope, à bas l'élite, fuck, insoumission totale* ». On trouve le slogan « *Punk's not dead* ». En 1986, la musique punk continuait d'être écoutée et appréciée. Le groupe phare de ce qui deviendra la « *scène rock alternative* » en France, les Béruriers noirs, dont le nom est bombé, chantent des textes défendant des valeurs libertaires et valorisant la révolte. Quelques rares graffitis nationalistes corses apparaissent également : « *FLNC, Resistenza, IFF* ». Par le croisement de multiples sources, on peut néanmoins affirmer que ce corpus n'est pas un reflet fidèle de la scène graffitique bastiaise du temps. En effet, malgré l'existence de quelques pièces évoquant le rock et l'anarchisme dans les rues de la ville préfectorale, c'est l'idéologie nationaliste corse qui caractérise la quasi-totalité des messages alors visibles. C'est le caractère *underground* au sens propre et figuré de l'adhésion aux valeurs véhiculées par le courant musical du rock que représente matériellement le corpus étudié.

Les enfants de Radio-actif

Les chanteurs dont les

noms sont peints dans le tunnel étaient en grande partie diffusés sur la radio associative Radio-actif, née en 1986. Cela correspond au moment où « *le rock alternatif connaîtra une véritable explosion en 1986, avec des groupes qui conquerront une audience nationale* »⁵. Tandis que dans la somme dirigée par X. Crettiez et I. Sommier, la Corse n'est évoquée que dans sa dimension de « *rébellion autonomiste* », j'ai été témoin du développement d'une autre facette de « *la France rebelle* » sur le territoire corse. Je connaissais plusieurs lycéens qui aimaient bénévolement des émissions de la radio libre bastiaise. J'en ai accompagné d'ailleurs dans les studios situés dans un endroit marginal : le maquis au-dessus du quartier de St Joseph. De mon expérience de lycéen qui dura de 1986 à 1989 et des nombreux entretiens effectués avec des interlocuteurs souvent également lycéens en ce temps, je tire comme conclusion que Radio-actif a été le catalyseur pour la jeunesse locale qui gravitait autour de structures telles que la section d'art du Lycée du Fango, ou

5 - Péchu Cécile, « Le Rock alternatif », in : Crettiez Xavier, Sommier Isabelle, *La France rebelle*, Michalon, 2002.

l'école municipale d'art dramatique. Par analogie avec le nom de l'émission de télévision *Les enfants du rock*⁶, je nomme cet ensemble social « *les enfants de Radio-actif* ». Avant qu'elle ne cesse d'émettre en 1987⁷ Radio-actif impliquait et formait la jeunesse selon différentes modalités : on pouvait y animer une émission (cela assurait une notoriété dans son milieu d'interconnaissance), écouter les émissions (ou les enregistrements d'émissions qui circulaient en cassettes même après la fin de la radio), ou enfin

participer à des événements tels qu'une soirée organisée dans le péristyle du théâtre municipal de Bastia dont la promotion avait occasionné un affichage massif du logo de la radio dans la ville. Le critère principal des regroupements entre jeunes ne répondait pas à des origines de quartiers, de villages, de *pieve*, mais à une « *communauté d'attitude* »⁸. En conséquence, des termes correspondant à des styles reconnus et transmis par les médias tels que « *les babs* » (pour baba-cool), les « *hardos* » (pour les amateurs de musique hard-rock), les « *corbeaux* »

(pour amateurs de musique cold wave) étaient parfois utilisés. Aucune distinction par classes sociales n'était opérée au sein des enfants de Radio-actif. Dans une période marquée socialement par le conflit à propos de la loi Devaquet (1986) et les semaines de grève de la fonction publique (1989), et politiquement par la stratégie d'*Unità* regroupant l'ensemble des acteurs de la scène nationaliste, le refus d'encadrement politique était largement partagé par ces adolescents. Dans le discours, une certaine ségrégation était également opérée par les enfants de Radio-actif avec ceux « *qui écoutent de la musique commerciale* » ou « *vont en boîte* ». L'abonnement à un fanzine tel que *Les héros du peuple sont immortels* était par exemple un des signes de distinction recherchés. Ce processus d'isolement ressemblait au type de « *snobisme* » ayant cours parmi les lycéens de type classique⁹. Cela pouvait se manifester aussi au travers d'un même look composé d'objets fortement investis

6 - Diffusée le samedi soir sur la chaîne publique Antenne 2

7 - Vraisemblablement à la suite d'un cambriolage,

8 - Patrick Louis, Prinaz Laurent, *Skinheads, taggers, Zulus and co*, Paris, La Table ronde, 1990.

9 - Dubet, *Les Lycéens*, Paris, Seuil, 1991.



symboliquement (d'autant plus qu'ils étaient introuvables dans l'île) comme le *keffieh*, la veste en jean badgée ou patchée, les chaussures Dock-Side, le blouson de cuir Perfecto, qui contribuaient à se distinguer. Il s'agissait de la première génération pour laquelle le *walkman* (pour cassette audio) était utilisé comme accessoire quotidien. Tandis que le transistor, *medium* originel de diffusion du rock diffusait uniquement la musique retransmise par les radios, le *walkman* permettait de choisir la totalité des morceaux écoutés. Ainsi, les enfants de Radio-actif circulaient dans les rues de Bastia en écoutant du cold ou du rock. En revanche, les groupes écoutés se produisaient exceptionnellement dans l'île. On ne peut guère qu'évoquer l'éphémère Festival du rock du Fiumorbu, soutenu par Jack Lang, qui reçut par exemple James Brown. Mais les tout jeunes Festival de jazz de Calvi (1986) ou Musicales de Bastia (1987) étaient les manifestations qui attiraient ce public. Dans cette ambiance, la ville devenait le décor d'un clip vidéo où les graffitis musicaux prenaient sens. Si le *walkman* peut symboliser l'isolement de l'adolescent, il faut rappeler que la musique écoutée intégrait les jeunes dans une bande de mouvement ; à Bastia, ce furent les enfants de Radioactif.

L'expérience musicale des rockers insulaires se situe actuellement dans l'angle mort d'une représentation de la société corse où « violence à l'histoire »¹⁰, la musique se doit d'être polyphonique ou porteuse de corsophonie. Si la jeunesse du corpus graffitique, produit d'une « délinquance lettrée »¹¹, est un frein à sa prise en compte par les institutions chargées de patrimonialiser, cela se combine ici à un phénomène d'assignation, une interprétation restrictive de ce qui est ou non la culture corse. « Les graffitis peuvent aussi être langage populaire [sont ainsi] nettoyés au kärcher »¹². L'analyse de l'intrication entre musique et patrimoine montre donc ici comment est occultée une part de l'identité culturelle de la société corse contemporaine. ■

Pierre Bertoncini est anthropologue. Il est l'auteur d'une thèse intitulée Graffiti bombé et territoire corse (1973-2003), et prépare Tags en Corse, analyse d'une pratique clandestine (L'Harmattan, 2009).

10 - Fabiani Jean-Louis, *op.cit.*,

11 - Fraenkel Béatrice, « La délinquance lettrée des graffiteurs de New York », *Tribu*, n°10, 1985.

12 - Séchet Raymonde, « Le populaire et la saleté : de l'hygiénisme au nettoyage au kärcher », in Bulot Thierry, Veschambres Vincent, *Mots, Traces et marques. Dimensions spatiale et linguistique de la mémoire urbaine*, Paris, L'Harmattan, 2005.

Le tag en Corse Projection matérielle d'un conflit identitaire

L'art graffitaire corse, nourri des revendications nationalistes, a créé un champ d'affrontement visuel, où les murs véhiculent les messages politiques clandestins. Tags et graffitis dessinent ainsi un panorama des enjeux identitaires de l'île – entre revendications nationalistes et cultures alternatives.

Quand je découvre le film *Into the wild* de Sean Penn, je suis frappé par la proximité entre la façon de percevoir le monde du personnage principal et celle qui fut la mienne au même âge. Le personnage est un jeune Américain partant faire la route. J'étais pour ma part un jeune Corse qui bombait des vers de Jack Kérouac. Transcendant les frontières, il existe sans doute un esprit « rock ». Lors de ses pérégrinations, le protagoniste passe par une canalisation et accède à un ouvrage de voirie couvert de tags. C'est parce qu'il rêve à l'Alaska que l'antihéros découvre au cœur même de la cité des lieux *underground*. C'est sans doute parce que je partage cette pratique de l'errance que j'ai choisi un objet d'investigation *a priori* peu académique : le graffiti. Au départ, un constat simple : tandis que le tag, insurrection par les signes¹ provenant des Etats-Unis, recouvre le continent européen depuis les années 1980, il est quasiment invisible en Corse, dont la société adopte pourtant l'*american way of life*. Pourquoi ? C'est par une enquête ethnologique que j'ai tenté de répondre.

Les données collectées sur le terrain convoquent les notions d'authenticité et d'identité. En effet, bien que produits par des acteurs corses, les tags font partie d'un ensemble de pratiques sociales qui ne sont pas reconnues comme correspondant à la corsité telle qu'elle est définie par des prescripteurs de comportement. Les prises de position, que l'on peut qualifier de « primordialistes », de certains font qu'ils adhèrent à « cette tendance à indexer les représentations identitaires sur ce qui constituerait un fondement primitif et intangible : les liens de sang, l'ancrage au territoire, la langue. »²

Pour mener à bien cette entreprise d'élucidation, il faut distinguer tags (graffitis se référant au hip-hop)

1- Baudrillard Jean, « Kool Killer ou l'insurrection par les signes » in : *L'Echange symbolique et la Mort*, Paris, Gallimard, 1976.

2- Abélès Marc, « Préface » in Appadurai Arjun, *Après la colonialisme, les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 2005.



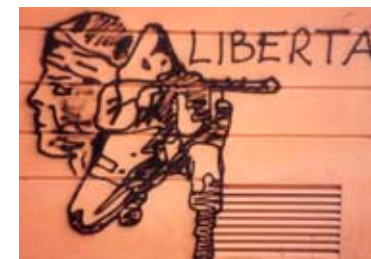
et graffitis politiques portant souvent un discours nationaliste, et établir quelle dialectique les lie. Car si pour le *tagger*, « l'anonymat [...] devient un mode récurrent d'expression identitaire »³, dans la société corse où chaque acte se fait sous des regards croisés, l'usage de la bombe de peinture se combine avec celui de la cagoule pour incarner la clandestinité politique.

Depuis l'apparition du graffiti bombé en Corse, en 1973, on voit comment de nombreuses séries déclinent un discours de définition minimale de ce qu'est l'identité corse. L'étude du choix de la langue utilisée par les bombeurs permet de comprendre comment la visibilité sociale de la langue corse, n'en

3 - Bulot Thierry, « De la matérialité discursive des murailles urbaines, quelques questions autour des écrits illicites », in Lambert Patricia et alii, *Variations au cœur et aux marges de la sociolinguistique*, Paris, L'Harmattan, 2007.

déplaie à qui considère que le graffiti est un objet relevant de la saleté, passe depuis quatre décennies par la réalisation d'un vaste corpus graffitique. Ces messages peints sont le fait de trois ensembles de bombeurs : les organisations de jeunesse nationalistes, les organisations syndicales de salariés, les associations de supporters d'équipes de football. Cette analyse permet ainsi de comprendre pourquoi dans un contexte de diffusion mondiale du tag la Corse apparaît comme un isolat. Cette impression d'absence de graffiti hip-hop doit être rectifiée par la description de la scène tag locale, largement plus politique. Ainsi est menée avec *Tags en Corse*, l'analyse d'une pratique clandestine contemporaine de marquage du territoire. ■

Pierre Bertoncini



Généalogie du rock corse

par Stéphane Leandri

Fin des années 1970, la Corse est en plein *Riacquistu*. Canta u Populu Corsu, I Muvrini, I Chjami Aghjalesi et I Surghjenti en sont les groupes emblématiques. Les références rock sont inexistantes car en décalage total avec les préoccupations de la jeunesse : il s'agit de sauver une culture, défendre une identité et pas de se révolter contre ses parents ou une société réactionnaire comme le font « les jeunes du Continent » qui écoutent du rock. En Corse, pour la grande majorité, ce n'est pas le sujet. Dans ce contexte, quelque sjeunes Corses à contre-courant, et à l'écoute de ce qui se fait aux USA ou au Royaume-Uni, font leurs valises. Trois musiciens se font connaître hors de l'île pendant la période punk puis new wave.

La diaspora des guitaristes, première génération des rockers corses

Henry Padovani, né en 1952 à Bastia, est le premier bassiste et co-fondateur de Police en 1977 à Londres. Il quitte le groupe rapidement, mais reste proche de Sting. Dans les années 1980, il réalise deux albums avec les Flying Padovanis, qualifiés de « *kings of instrumental rock* » par la presse anglaise. En 1994, il devient le manager de Zucchero, puis celui des Muvrini en 1998, contribuant à leur collaboration avec Sting (*Terre d'Oru*). En 2007, lors de la tournée de reformation de Police, il les rejoint sur scène au Stade de France pour jouer avec eux *Next to you*. Pour son retour avec un album solo, *A croire que c'était pour la vie*, il est accompagné de Sting et Stewart Copeland.

Philippe Quilichini a été le bassiste et producteur de Nico, chanteuse qu'il avait sortie d'une longue traversée du désert, celle des années 1970. Il produit l'album de Nico *Drama of Exile* en 1981, qui inclut des reprises d' *I am waiting for the man* de Lou Reed et *Heroes* de Bowie. Dans cet opus, il écrit la musique de deux morceaux, *Saeta* et *Vegas*, repris sur le live *Do or Die: Nico in Europe*. Quilichini produit aussi *Nico Icon (Rare & Unreleased)* et compose *The Sphinx* publié sur l'album *Heroine* et *Gengis Khan* dans *Janitor of Lunacy*. Sa carrière se termine prématurément avec son décès en 1983.

Xavier « Tox » Geronimi : le guitariste corso-breton né en 1959 et basé à Guingamp, a surtout travaillé avec Daho, Bashung, Higelin, Alan Stivell,

Arnold Turboust ou Daniel Darc. Il a composé l'essentiel des titres du dernier album d'Etienne Daho et accompagné Indochine lors de plusieurs de leurs tournées. Très technique, avec des sons saturés, la réputation de Tox est celle d'un virtuose capable de jouer à l'oreille.

Vivre et travailler au pays, la deuxième génération

A l'image de certains hameaux qui n'avaient pas encore l'électricité dans les années 1970, les guitares électriques commencent à circuler sur l'île dans les années 1980 seulement avec Zia Devota et Jean-Marc Ceccaldi. Ce sont eux qui poseront les premières lignes électriques dans le paysage musical insulaire... mais elles ne tiendront pas.

Zia Devota est une formation pop voire parfois rock et jazz – emmenée par G-B Filippi originaire de Tocchisu, près d'Aleria – qui naît au début des années 1980 et disparaît assez vite, juste le temps de laisser un album, *Falsi cunsiglii*. Ses textes, *in lingua corsa*, sont modernes et souvent humoristiques.

Jean-Marc Ceccaldi apparaît à la fin des années 1980, avec deux titres, *Canteraghju* et *Resistenza*. Suivent trois albums qui contiennent des morceaux rock (*Mama Natura Blues*) ou traditionnels, et utilisent le français ou le corse. Ses références : le rock anglo-saxon (Led Zep, Stevie Ray Vaughan), la variété française et les groupes traditionnels corses. Touche-à-tout, les créations pop-rock en langue corse restent minoritaires dans sa discographie.

La génération qui greffera sur l'île la musique pop-rock *in lingua corsa* n'apparaît qu'au début des années 1990 : celle des Varans et surtout des Cantelli. Pour une large diffusion de leur travail, ils partagent le handicap d'une production de qualité moyenne, une distribution insuffisante, et surtout l'usage exclusif de la langue corse. Mais c'est là leur choix, leur pari : vivre et travailler au pays.

Ces deux formations partagent parfois un état d'esprit : entre satire et ironie, moquerie et autodérision, c'est l'esprit *macagna* qui apparaît souvent dans leurs textes et qui va si bien à l'usage du corse.

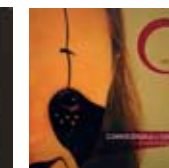
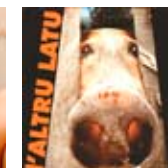
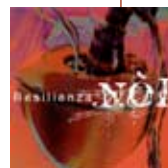
I Cantelli se forment en 1994 à Corte parmi des étudiants, avec un album éponyme qui ne sort qu'en 2001 puis un second en 2005, avant la séparation en

2007. Le premier opus est plus folk-country-blues et peut faire penser aux Pogues ou à Matmatah, pour sa spontanéité, ses improvisations et son sens de la fête. Dans le second, *Cunniscenza di u corpu umanu*, le plus rock, on perçoit des influences – conscientes ou non – aussi diverses que Nirvana, Mickey 3D, les Beach Boys ou Noir Désir (dans l'esprit, le superbe *Houdini* est une version corse de *Aux sombres héros de l'amer*). Les textes sont aussi variés que les musiques : l'humour (*Fratelli Figatelli*), le décalé – avec un morceau consacré au cunnilingus (*Lingua Viva*) –, la satire de ce qu'il y a de pire dans l'être humain (*Libera me*), ou un thème grave comme la perte de l'être cher (*Biancu Scuru*).

I Cantelli est le groupe le plus abouti de la jeune histoire du rock corse. C'est aussi une matrice de talents qui mènent depuis d'intéressants projets solos : Pierre Gambini, Tonton, Paul Cesari et Paul Miniconi. Les autres comme J. Castelli, B. Vidal, J.-P. Mallaroni et L. Barbolosi ont rejoint des

proche de l'esprit électrique de Led Zep et Hendrix, influences principales de cette formation qui met aussi en avant Jeff Beck, Nirvana, Clash, Police, Lou Reed, Stevie Ray Vaughan, Jeff Buckley et Django Reinhardt. Ce groupe bastiais est composé de Christian Micheli (basse, chant), Freddy Olmeta (guitare, chant, ex-Varans), Philippe Pimenoff (batterie, ex-Cantelli) et Pierre Veyrat-Tristani (guitare). Les compositions sont de qualité (en particulier *So, Vivu* et *Diventa cos'è tu si*) et les textes souvent bien sentis, comme celui sur le « *deviens ce que tu es* » nietzschéen : « *Diventa cos'è tu si : Stantara in un mare di Petre.* »

L'Altru Latu, créé à la fin des années 1990 dans la région ajaccienne, a livré deux albums rock, *Cattivu sognu* en 2001 et *Com'un omu* en 2006. Le groupe est composé de Laurent Bellini (chanteur, parolier) et selon les albums de Jacques Albarrazin, Bernard Ferrari, Alain Abad, Ange Bianchini. Leurs pochettes sont toujours choc : un groin de cochon



formations de qualité comme N9VI, Zamballarana et Noï, ou collaborent à des projets solos (Castelli avec Gambini).

Les Varans : au second plan en terme d'influence sur les formations actuelles, groupe de rock et de blues constitué de musiciens bastiais dont certains (Olmeta) allaient plus tard former Noï. Créé en 1991 par Freddy Olmeta, François Spinelli et Ange Torre, leur premier album, *Icaru Blues*, sort en 1997, puis *MNF* en 2000 avec des morceaux assez réussis comme *Mi ne futtu* ou encore *l'Americorsu* qui est un bon exemple de l'esprit *macagna*. Le groupe s'arrête après un CD trois titres, *Gulliver di Siscu*, en 2002.

La scène actuelle, troisième génération

Depuis la fin des années 1990 se sont créés de nombreux groupes de pop rock *in lingua corsa*, sur les cendres des Cantelli ou des Varans, inspirés par ceux-ci, ou par génération spontanée issue du rock anglo-saxon. On constate souvent une vraie filiation avec les aînés voire ceux qui les ont précédés. C'est donc la troisième génération, *i figliulini*, qui occupe aujourd'hui la scène corse. Elle inclut ou côtoie – les frontières sont parfois floues – des groupes d'expression française ou anglaise.

Noï, avec l'album *Resilienza* en 2007, est très

d'où jaillissent des flammes pour le premier opus et un clochard assoupi sous une affiche électorale de Sarkozy sur le second. Leurs textes traitent des souffrances, de l'injustice, mais aussi de l'espoir, des désirs. Parmi les morceaux très réussis : *Urfaneddu*, *U Culombu è u Falcu*, *Volta tu*.

Tonton (Frédéric Antonpieri dit), né à Bastia, ex-Cantelli, a livré son premier album éponyme en 2006. Les morceaux sont souvent légers, parfois entraînants et plus rarement mélancoliques, avec un son folk dépouillé où seuls guitare, basse et harmonica sont présents, ce qui permet de le qualifier de Bob Dylan corse. Tonton revendique cette influence mais aussi celle des Pogues, Beatles, Stones et Clash. Ses textes, poétiques, recèlent des images surprenantes qui priment souvent sur le sens global. Tonton joue avec les mots, en invente de nouveaux soit à partir de l'existant, soit en créolant – pour reprendre son expression – un vocabulaire qui devient parfois *francorsu*, *americorsu* ou *italocorsu*.

Paul Cesari : ex-Cantelli, basé à Bastia. Ses influences ? Jeff Beck, John Scofield, Pat Metheny et The Who. A l'écoute de son album – très réussi – *Electric Cultura*, sorti en 2006, on peut ajouter Django, Led Zep, Hendrix, mais aussi Madonna. Compositeur, il accompagne à la guitare tout au long de son album différentes voix, surtout celle de

Paul Miniconi (qui a écrit la plupart des textes), et de Tonton, qui chantent en corse, tandis que Marie-Ange Tosi et Emilie ont un répertoire vocal plus anglophone.

Pierre Gambini : ex-Cantelli, groupe dont il était le fondateur-leader. Son style peut se définir comme *acoustic-pop* mais est en réalité très personnel et mélange sonorités modernes et anciennes. Son premier opus *Un omu ordinariu* est sorti fin 2007, avec des morceaux comme le magnifique *A Lea, O Bà Ciao Bà, l'Amanti* ou *Un omu ordinariu*. Son univers est intimiste, épuré et profond, touchant. Grâce à la qualité de ses interprétations, qui atteignent souvent une grande intensité expressive, ses compositions trouvent une puissance incroyable sur scène.

Paul Miniconi : ex-Cantelli, originaire de la région ajaccienne, sort en 2007 *Elisiri di vita* son premier album aux sonorités jazzy, pop et folk. Un morceau est écrit par Tonton et un autre par l'écrivain Marcu Biancarelli (*Ultimu viaghju di Stepan Trofimovich*). Miniconi a également écrit et interprété la plupart des paroles de l'album *Electric Cultura* de Paul Cesari.

N9VI [Novi] : groupe pop rock créé en 2006 est composé de Jean-Charles Papi (chanteur, guitariste), Ceccè Lanfranchi (chanteur, parolier) et d'autres membres habituels ou ponctuels (Gambarelli, Bonifay, Mangiantini, Sabiani, Perez, Ferrari, Abad et Vidal), récemment rejoints par Laurent Leandri. Dans leur CD trois titres et leur album *U Portaluci*, se succèdent ballades pop et morceaux rock. N9VI reprend aussi sur scène des morceaux de Canta puisque Papi et Lanfranchi en ont fait partie et ont participé à certaines créations (*Sintineddi, Ti vurrìa di*). Trait d'union réussi entre groupe historique et pop-rock.

Erin, basé à Ajaccio et dans l'Ornano est un groupe né en 1997, composé de Denis Buffignani (basse, chant), Paul Valot (guitare, chœurs) et Patrick Nutoni (batterie). Un album éponyme sort en 2007. En dehors de l'hommage à l'Irlande à travers le choix du nom du groupe, on tend moins – de l'aveu d'Erin – vers U2 que du côté de Led Zep, Hendrix, Trust, Clash, ACDC et Ramones. D'où leur musique tonique, simple et efficace, aux riffs hard très *seventies*, parfois hard rock. Certains titres n'ont rien à envier aux groupes anglo-saxons, comme *A me vicina*, représentatif du style musical et de l'esprit d'Erin : l'histoire d'un fantasme dont l'objet

est la voisine de palier.

Sekli (Didier), originaire d'Orezza, livre peu ses influences mais à l'écoute de ses deux albums le rock italien pourrait en faire partie. En 2004 sort son premier opus éponyme (dont le titre *More digià*), puis *Davanti* en 2006 (dont *Davanti* et *Ziu Guru* en duo avec Pierre Gambini) dans lesquels il alterne morceaux rock et ballades pop.

Parmi les formations de la scène pop-rock *in lingua corsa*, peuvent aussi être évoqués, dans des styles différents : I Sumeri Castrati, Notte, Ultim'attu, Alain Abad, le groupe de Métalohardopunk (cela existe !) Vindetta, et l'inclassable Majda/IILand7 capable de chanter une *paghjella* puis d'enchaîner en français et en corse, avec parfois une scansion rap, sur des musiques mêlant rock, jazz et sonorités orientales.

A côté du pop-rock en corse, plusieurs groupes d'expression française :

Blague à part, formé en 2000, est basé à Ajaccio. Influencé par Noir Désir, Radiohead, les Beatles, Brel, Brassens et Piaf, la formation regroupe Alex Lanfranchi (chanteur, guitare, trompette, compositeur), Ange-Marie Bisgambiglia (claviers), Xavier Papini (basse), Christian Parnisari (batterie), Jean-Charles Tomasi (guitare).

Travaillés avec Pascal Tagnati, les textes sont souvent des satires et des critiques de la société (*Voilà de l'argent, Autour des lumières*). Découverte du Printemps de Bourges 2008 et Prix du public Visa Francophone 2007.

Saint André est né en 2004 avec pour influences Divine Comedy, Dominique A, Les Innocents, Pavement, Murat, Miossec. *Le Grand Soir*, premier album pop faussement naïf, date de 2007. Il est la création de Jean-Charles Santini, auteur compositeur et interprète, guitariste et pianiste originaire de... Saint André (Sant'Andria di u Cutone) et élevé à Bastia. Santini – avec ses musiciens belges – est basé à Liège et connaît un grand succès en Belgique et une certaine reconnaissance en France (invité d'émissions TV et radio). Ses mélodies s'enracinent facilement et ses textes sont dans l'air du temps - il met en avant les fragilités et les faiblesses masculines.

Qui, formé en 1997 est issu du groupe ajaccien Tapage Nocturne (né en 1987 avec un album éponyme en 1991, très *macagna*). Leur originalité ne se situe pas dans leur musique, pop, mais dans leur chant à trois voix (sans référence aux *paghjelle*). Influences : New Order, Stranglers, Beatles. Après



quatre albums, le groupe est à l'arrêt et cherche un chanteur.

Parmi les formations chantant en français ou l'utilisant largement, on note aussi Alain Abad (avec son album *Les Cons*), Lunajuke, Vindetta, groupe créé en 2005 dans le Fiumorbu qui mélange punk et heavy metal speed mélodique, et le toujours inclassable Majda/IILand7.

L'anglais reste par contre la langue de référence du rock métal.

Ghostone est un groupe de Metal formé en 2005 et basé à Ajaccio, ayant pour influences Metallica, Led Zep et Deep Purple. Il est composé de Yann (voix), Christophe, Axel (guitare), Antonin (basse) et Yannis Lorenzi *alias* Yannis-Neil, élu à 26 ans meilleur batteur Emergenza 2008 à l'Elysée Montmartre. Ghostone est reconnu dans son genre musical et se produit dans des salles parisiennes (Gibus, Boule Noire).

Seven Murmuring Chains : groupe de Glam Metal composé de Jean-Dominique Leonelli dit Jidey et Indi Loveless, respectivement de Porto-Vecchio et de Tagliu Isulacciu, et basés... en Finlande. Le premier album, *Risk in the kiss*, paraît en 2009, avec des titres comme *The Mannumited* ou *Kissin' now the past goodbye*. Les influences les plus notables sont les Guns'n'Roses et Alice in Chains. D'autres groupes font le choix de l'anglais.

Le Sergent Floyd Peppers de Pruprià, composé des guitaristes Vincent Kayser-Milleliri et Didier Leandri, avec une musique electro-pop-rock progressive qui évoque Pink Floyd, My Bloody Valentine et Coldplay. On pourrait citer également Funky Tomato, groupe de garage/power pop d'Ajaccio. The Sleepwalkers et The Kenedys de Bastia. Et enfin I Vindetta, avec quelques textes en anglais, aux titres éloquentes comme *Corsica Anarchy*.

Signe que le genre musical est bien ancré, la plupart de ses variantes sont désormais explorées. Reste à venir la reconnaissance internationale, un équivalent pop-rock *in lingua corsa* des Muvrini. **Chi a sa ?** ■

Stéphane Leandri est le créateur du fanzine rock Décharge(s) et a collaboré à la revue rock Another View. Il prépare un ouvrage sur le rock corse.

Pour compléter : le magazine Terra Corsa a consacré un dossier intitulé Rock'n'Corse à la nouvelle scène rock corse (n°25, janvier 2009).



La naissance du rap corse :

Jean-François Moroni *alias* Beli Blanco

Malgré de récentes incursions sur l'île, avec en particulier Spiri2all, le rap s'incarne mieux dans la diaspora avec Tsutone *alias* Beli Blanco le Corse. Jean-François Moroni de son vrai nom a été élevé en banlieue parisienne (dans le 9-4) par des parents originaires de Vezzani. Adolescent, il découvre le rap avec MC Solar et IAM. Il se lance à son tour et écrit des textes en français qu'il scande sur des rythmes rap, hip-hop et R&B. Mais la Corse reste au cœur de son projet, comme en témoignent ses deux noms de scène. Tsutone est même un hommage à son grand-père, surnommé Ziu Antone.

C'est sous ce nom qu'il publie en 2003 un premier album très réussi, *Une raison de plus*, sur lequel on trouve des samples des Surghjenti (violon), d'Antoine Ciosi (texte) et de Michel Orso (refrain). Plusieurs de ses textes parlent de la Corse : un titre pour les martyrs de Furiani, un autre pour exprimer l'amour de ses racines, *So Corsu*, ou encore le morceau *Pour les miens*. Le reste est du même niveau, avec *Incognito*, *Mon frère*, *Maria Lucia* ou *Flashback*, titres souvent très personnels autour d'événements douloureux. Suivent un CD deux titres, *Gloire et Fortune* en 2006, puis le maxi-CD *Maintenant* en 2007 (avec *Libertà*). C'est l'époque du rap positif qu'il définit comme « *Respect & Peace* ».

Puis a lieu le virage rap/hip-hop sans concession, où il exprime sa révolte dans des textes incisifs, radicaux, parfois violents, dont certains visent directement l'Etat (comme dans le morceau *France*, en duo avec Alpha 5.20). Il se fait alors appeler Beli Blanco le Corse, et c'est sous ce nom que sort son dernier opus, *Blanc Album*, avec des titres comme *Processus*, *Makiavell*, *Mauvaises herbes*, *Génération perdue* ou *Enragés*, textes sombres et nerveux où la délinquance côtoie parfois la folie. Comme en atteste sa référence, les New-Yorkais de Mobb Deep, il se rapproche désormais du gangsta rap. ■

S. L.

